

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Qu'est-ce qui ne fait pas courir André Brochu? Prix littéraire du Gouverneur général 1991

Marie-Claire Girard

Number 65, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, M.-C. (1992). Qu'est-ce qui ne fait pas courir André Brochu? Prix littéraire du Gouverneur général 1991. *Lettres québécoises*, (65), 9–9.

Qu'est-ce qui ne fait pas courir André Brochu ?

(Prix littéraire du Gouverneur général 1991)

HOMMAGE
Marie-Claire Girard

Quelles sont les racines d'un homme ?

Toutes sortes de choses qui nourrissent sa partie visible,
mais la racine la plus profonde, le pivot, c'est l'enfant qu'il fut autrefois...

C'est la racine la plus profonde car elle plonge vers les ancêtres...

Robertson Davies, *Les Anges rebelles*.

DEUX ANNÉES D'AVANCE sur ses confrères de classe ont conféré à André Brochu, dès l'enfance, un indéniable avantage intellectuel et, en même temps, une certaine distance émotive ainsi qu'une sensibilité exacerbée. À quatorze ans, il participe à un recueil collectif de poèmes préfacé par Germaine Guèvremont, publié aux Éditions de la Cascade du Collège Sainte-Marie. En même temps qu'une maîtrise et un mémoire sur Paul Léautaud, il continue de publier des poèmes aux Éditions de L'Hexagone : *Le Privilège de l'ombre*. Bien accueilli par la critique, ce recueil lui permet d'entrer en contact avec André Major avec qui s'amorce un échange épistolaire; c'est le début d'une grande amitié.

En 1962, à l'université, André Brochu rencontre Paul Chamberland, alors étudiant en philosophie. Il écrit des nouvelles qui seront publiées dans une collection des «Cahiers de l'Université de Montréal» de concert avec André Major et Jacques Brault. À la même époque, Denis Arcand, Denis Héroux et Stéphane Venne, de vieux complices, travaillent sur *Seul ou avec d'autres*, l'un des premiers films québécois à caractère moderne.

En 1963, c'est la fondation de *Parti pris* et le début d'une carrière universitaire à l'Université de Montréal. Le doctorat sera complété plus tard, à Paris, de 1968 à 1970. Mais c'est à *Parti pris* que la carrière de «critique» s'amorce vraiment.

Est-ce ce volet essentiel de la vie d'André Brochu qui l'a empêché, dans un certain sens, de devenir aussi connu que ses acolytes André Major et Paul Chamberland ? Peut-être ! Mais André Brochu admet lui-même que la critique universitaire réservée aux *bappy few* n'est pas le moyen idéal pour susciter un tapage médiatique et entretenir d'étroites relations avec le grand public. Tout de même, il se dit satisfait d'avoir contribué à l'élaboration d'une critique universitaire, alors balbutiante, et d'avoir apporté de l'eau au moulin des idées alors en gestation au Québec.

Il est difficile, cependant, de faire du bruit avec une étude en profondeur traitant de l'aspect de l'œuvre d'un écrivain. Et André

Brochu, tout en débutant des tas de romans — des milliers, selon sa propre évaluation, et n'en terminant jamais un seul —, trouvait donc une certaine satisfaction à percer le secret de la création chez les autres ou à débusquer l'art du texte excellemment confectionné ainsi qu'un plaisir à se trouver des affinités d'écriture avec Gabrielle Roy ou Gérard Bessette.

Et puis vint le doctorat en France, de 1968 à 1970, une thèse sur Victor Hugo, et la compagnie de Jacques Allard, André Vanasse et Jean-Pierre Duquette, tous étudiants à Vincennes à cette époque. André Brochu avait 26 ans, une femme et un fils de trois ans. Le climat intellectuel, d'une formidable exigence, l'entraîne à franchir le seuil dont parle Gérard de Nerval dans *Aurélia*. Une expérience étonnante, selon sa propre analyse. Ne voyant plus la pertinence de la censure, l'esprit humain, auparavant tenu en laisse, éclate et se déchaîne. D'états exaltés en dépression profonde, André Brochu vivra une curieuse période faite d'horreur et de souffrance. Les choses ne sont jamais aussi claires que lorsque l'abîme les a dévoilées.

Néfastes pour l'écriture ? Beaucoup d'écrivains ont été maniaco-dépressifs. Le délire peut permettre à l'écriture d'atteindre une ampleur inconnue jusque-là. Il y a toujours une part d'excès dans la création, et la maladie mentale peut devenir sa servante dévouée, une fois surmontée et contrôlée. Tapie dans un recoin de l'esprit, elle permet l'acuité, comme un veilleur qui guette et ne s'endort jamais, s'assurant que l'urgence de vivre est totalement comprise.

Le Prix littéraire du Gouverneur général pour *La Croix du Nord*, plus qu'une tape amicale dans le dos, balise la carrière d'un créateur qui a failli ne plus jamais écrire. André Brochu continue une heure par jour avec sa plume Mont-Blanc à raconter dans un style lisse des modèles de cruauté. Tentant de débusquer l'insondable tout en usant de sobriété. Il est un véritable écrivain, un créateur qui ne se contente pas de transmettre l'intelligence ou l'esprit, mais qui fait aussi partager la chair, la poésie, la charge imaginaire et l'émotivité.

